

**Luis Izcovich**

## **La lettre dans l'inconscient \***

Je suis parti d'une question : la position de Lacan à l'égard de l'inconscient tient-elle à restituer l'inconscient selon Freud, ou introduit-elle une modification à l'égard de cette conception ?

Je pars du fait que l'inconscient a occupé une place cruciale chez Freud et chez Lacan. Les élaborations concernant la fin de la cure impliquent l'inconscient pour l'un et pour l'autre. Cela peut paraître une évidence, mais ce ne l'est pas vu le sort réservé à l'inconscient par les autres auteurs, l'inconscient n'ayant pas été un concept au centre de la conception de la fin d'analyse.

Freud, dans son article principal sur le devenir d'une cure et la possibilité de la mener à son terme, pose comme condition la conviction du côté de l'analysant de l'existence de l'inconscient. Question pourtant délicate : à partir de quand quelqu'un accède-t-il à cette conviction ? Est-ce l'élucidation du symptôme, est-ce la levée de l'amnésie infantile ? Difficile de déduire les critères qui permettaient à Freud de s'orienter sur la conviction de l'existence de l'inconscient chez un sujet. Une chose pourtant paraît sûre : croire à la connexion entre symptôme et inconscient, c'est-à-dire croire qu'un symptôme veut dire quelque chose dont la signification nous échappe, est ce qui prépare l'entrée en analyse, non sa sortie. On peut aussi déduire que le rapport du sujet à l'autre scène, un autre nom de l'inconscient pour Freud, est ce qui mobilise les formations de l'inconscient dans le transfert. Mais si Freud parle de conviction de l'existence, cela veut dire qu'une exigence supplémentaire s'impose pour apporter la preuve de l'inconscient. On pourrait continuer à tenter de déduire quelle est cette preuve, le problème est que Freud ne l'annonce pas de façon nette.

Intervention à l'École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien, séminaire du Champ lacanien, décembre 2004.

On peut voir que cette question est reprise par Lacan à différents moments de son enseignement, et je crois qu'il apporte la preuve en question, quoiqu'il maintienne par ailleurs jusqu'à la fin le statut de l'inconscient comme hypothèse.

Je vais essayer de développer la position de Lacan, pas de façon exhaustive, et dans les limites imposées par ma compréhension. J'ai extrait quelques points de sa démonstration qui me paraissent les points forts, au sens où ils prouvent qu'il ne s'agit pas pour Lacan de revenir simplement à l'inconscient freudien, mais d'aller au-delà.

Il ne me paraît pas anodin que ce soit dans un texte en rapport avec le *Séminaire XI*, c'est-à-dire dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », qu'il avance une formulation cruciale : « Quand l'esp d'un laps, soit puisque je n'écris qu'en français : l'espace d'un lapsus, n'a plus aucune portée de sens (ou interprétation), alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient <sup>1</sup>. »

C'est dans ces termes qu'il commence la préface. On peut déjà noter qu'elle est en rapport avec la formule de Freud sur l'existence de l'inconscient ; en plus, Lacan prend une position qui consiste à poser l'inconscient non pas à partir d'une formation, comme c'est le cas du lapsus, mais à partir du moment où le sens du lapsus a été épuisé puisqu'on accède à ce qu'il ne soit plus à portée de sens. Autrement dit, Lacan inverse la position classique qui consiste à cerner l'inconscient à partir du sens donné à ce qui, pour le sujet, fait énigme. Il confirme ainsi la position de Freud, la preuve de l'existence de l'inconscient trouvant sa condition dans l'épuisement du sens. Notez que ce n'est pas que le sens soit évacué, c'est qu'il est poussé jusqu'à ses dernières limites.

Cette phrase condense les aspects fondamentaux de l'enseignement de Lacan après les années 1970, concernant à la fois le statut de l'inconscient dans son rapport au sens et ce qu'il désigne comme l'aversion du sens, soit le réel.

Avec la perspective d'atteindre dans l'expérience analytique ce qui serait le hors-sens, nous sommes déjà dans un au-delà de Freud. Elle implique un point de non-retour, alors que la conviction de l'existence de l'inconscient posée par celui-ci n'est pas de l'ordre

1. Jacques Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 571.

d'atteindre un point qui serait définitif. Le phénomène inconscient de l'analyse menée à son terme, selon Freud, serait que tant de refoulement est devenu conscient. Ce serait ainsi un certain épuisement dans la production inconsciente associé à un allègement symptomatique. Il s'agit bien d'une réduction dans la production inconsciente, sauf qu'elle est transitoire. C'est une des raisons pour lesquelles Freud préconise le retour à l'analyse tous les cinq ans.

Un écart par rapport à Freud est ainsi creusé dans l'élaboration de l'inconscient par Lacan. C'est ce qu'il formule dans la suite de la préface plus haut citée, quand il pose que la psychanalyse a changé. Il en donne la raison : « L'inconscient (qui n'est ce qu'on croit, je dis : l'inconscient, soit réel, qu'à m'en croire) <sup>2</sup> [...] »

La première partie de la formule, l'inconscient n'est pas ce qu'on croit, s'adresse très explicitement aux analystes de langue anglaise. Lacan évoque le devenir de la psychanalyse aux États-Unis – la suite de sa phrase le montre –, à savoir que la psychanalyse a trouvé là un public qui a su atténuer son effet, s'arranger pour transformer la peste que Freud croyait apporter en une peste anodine. Premier point : l'inconscient réel, on pourrait croire que c'est une façon de dire, dans une préface de Lacan en anglais, l'inconscient existe. C'est vrai, mais la portée de son affirmation n'est pas seulement là. Deux indications de Lacan, situant le contexte de la préface, le montrent.

La première concerne l'autorisation de l'analyste : Lacan, avec une grande sévérité, revient aux conditions de l'autorisation de l'analyste en indiquant qu'il ne s'agit pas du « service des biens ». C'est aussi une remarque adressée au public anglo-saxon mais seulement comme prélude pour introduire le recours nécessaire à la passe afin d'évaluer ce qui décide quelqu'un à occuper la place de l'analyste. Et il donne la raison de cette proposition en introduisant la question du nombre réel, c'est-à-dire ce qu'il appelle le sériel de la limite. Autrement dit, dans ce texte dont, à mon avis, nous n'avons pas extrait toutes les conséquences en ce qui concerne la passe, Lacan justifie sa proposition de la passe à partir de sa conception de l'inconscient. Et là, il est très précis, le sériel de la limite est une autre façon de nommer le réel en l'opposant, comme il le fait dans le texte, à *l'histoire*, qui, elle, est éternelle. Il s'agit, comme au début du texte,

2. *Ibidem.*

d'un réel bien précis, qui n'est pas le réel de la science, qui n'est pas le réel dans la structure, mais qui est le réel produit par le discours analytique. C'est d'ailleurs pourquoi il insiste sur le fait qu'il y a à compter l'analyste dans la cure, dans le sens où il compte dans le devenir de l'inconscient.

Il existe une autre allusion au contexte. Lacan avance ici la raison pour laquelle il s'est occupé de Joyce au cours de cette année. Notez que la préface est de mai 1976 et que le séminaire *Le Sinthome* est de 1975-1976. Il donne une seule raison : « Il [Joyce] est la conséquence la plus simple d'un refus combien mental d'une psychanalyse, d'où est résulté que dans son œuvre il l'illustre. »

On pourrait commenter longuement cette formulation, mais on peut aussi la condenser en se servant de la formule « Joyce désabonné de l'inconscient » dans le sens où elle désigne le rapport de Joyce à l'inconscient ; elle donne aussi à la fonction de l'art chez cet artiste une fonction de symptôme, avec la nouvelle écriture de sinthome. Il faut remarquer que Lacan ne dit pas que l'œuvre illustre le refus d'une psychanalyse. Il dit « dans son œuvre il l'illustre ». C'est exactement la meilleure façon de résumer toute une année d'enseignement. Là où, dans la névrose, le symptôme est ce qui permet de nouer les registres imaginaire, symbolique et réel, Joyce illustre le cas où, faute d'un recours à l'inconscient, il lui reste la solution d'un autre recours pour pallier ce défaut.

La question qui commence donc à émerger est que l'inconscient comme réel n'est pas juste une formule qui s'adresse au public anglo-saxon, et que la phrase « l'inconscient n'est ce qu'on croit » s'adresse plus largement aux analystes pour leur montrer leur méprise (au sens de faute de prise) à l'égard de l'inconscient.

Plus radicalement, on peut saisir dans « l'inconscient n'est pas ce qu'on croit », un remaniement profond du programme que Lacan trace pour la psychanalyse. Autrement dit, il révisé sa théorie. Et ce n'est pas anodin qu'il le dise dans un texte servant de préface au *Séminaire XI*, alors que c'est justement dans ce séminaire qu'il pose les bases de sa nouvelle conception de l'inconscient. Je résume : la question cruciale qui commence à émerger à partir des années 1960 est de savoir s'il est possible d'accéder à partir d'une pratique de parole à ce qui fait limite dans le sens.

Or, c'est justement dans ce séminaire, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, que Lacan cherche à cerner le concept d'inconscient à partir d'une idée précise de la question : « Qu'est-ce qu'un concept ? », à savoir qu'il prend modèle sur le calcul infinitésimal. Il avance alors ceci : « Nous sommes requis de dire en quoi peut s'achever – je dirais, sous forme de quantité finie – l'élaboration conceptuelle qui s'appelle l'inconscient <sup>3</sup>. » Et notez que Lacan renvoie à un tableau qui malheureusement n'a pas été transcrit, où il y inscrit le sujet et le réel pour s'interroger sur le rapport entre la psychanalyse et la science. C'est cela qui donnera le cadre de son élaboration sur l'inconscient.

Donc, bien que ce concept soit abordé à partir de la formulation déjà avancée de « l'inconscient structuré comme un langage », à l'horizon de son programme, est visée la question des rapports de l'inconscient et du réel.

« L'inconscient structuré comme un langage » est la formalisation par Lacan de l'inconscient freudien, avec cependant un accent qui introduit un écart par rapport à Freud ; Lacan n'identifie pas complètement l'inconscient à la cause, mais avance qu'il se situe au point où entre la cause et ses effets il y a toujours ce qui cloche, « la clocherie ». Il est vrai que, pour Freud non plus, la cause n'est pas toujours inconsciente, mais, en situant l'inconscient au lieu où ça cloche, Lacan introduit une dimension qui ne réduit pas l'inconscient à sa détermination par le langage.

On pourrait formuler les choses ainsi : l'inconscient freudien restitué par Lacan est la cause qui reste en suspens. C'est d'ailleurs la thèse de Lacan de l'indétermination subjective. Si le sujet est indéterminé, c'est parce que quelque chose n'est pas achevé. Et qu'est-ce qui n'est pas achevé, si ce n'est son programme inconscient ? C'est dans ce qui se manifeste comme discontinuité que, selon Lacan, Freud cherche l'inconscient. L'inconscient se révèle comme achoppement, et la dimension centrale qui est en jeu est celle des effets de surprise. Mais il y a aussi pour Lacan ce qui n'est pas achevé dans le concept de Freud, et c'est ce qu'il se donne comme objectif, à savoir porter ce concept jusqu'à ses limites. Donc, il y a ici ce qui relève de

3. Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 23.

la position de Lacan à l'égard de l'inconscient tel que Freud l'a forgé, et il y a ce qui relève du projet de Lacan, son programme sur l'inconscient.

Il existe donc une conséquence analytique immédiate qui se déduit de cette élaboration qui consiste à remanier l'opération analytique, en fonction du nouveau statut que Lacan donne à l'inconscient et son incidence dans la constitution du symptôme.

Mesurons ce qui change par rapport au champ de la parole et du langage en psychanalyse, où l'inconscient est posé comme « le chapitre censuré de mon histoire <sup>4</sup> ». Ce qui est ici visé, c'est l'émergence d'une parole qui puisse compléter le chapitre et donner un sens définitif à l'histoire. C'est pourquoi la manœuvre d'interprétation essentielle à cette époque est la scansion qui pourra susciter l'apparition de la parole qui comble, la parole pleine. Autrement dit, le but est de dissiper avec une parole retrouvée l'inconnu qui se révèle dans la métaphore symptomatique. La parole pleine est ainsi productrice d'un effet de sens pour le sujet où ce qui est visé est de rétablir la continuité du discours conscient.

Dans la version de l'inconscient comme discontinuité, la manœuvre prévalente dans la clinique sera la coupure. Il s'agit, plutôt que de combler, de réveiller, plutôt que de viser la résolution du sens, de produire la surprise avec la perspective de ce qui peut faire limite. Lacan rappelle que, pour Freud, il y avait une limite qu'il a désignée comme étant l'ombilic du rêve, un autre nom pour le refoulement originaire.

Si le statut de l'inconscient a changé entre ces deux textes séparés de dix ans, le statut de la parole dans son rapport au désir aussi, et c'est pourquoi Lacan introduit la question de la lettre. C'est le but de son texte « La direction de la cure <sup>5</sup> » : saisir le désir à la lettre, mais aussi du texte « L'instance de la lettre dans l'inconscient <sup>6</sup> ». Avec une question qui résonne pour ceux qui connaissent la suite de l'élaboration de Lacan, celle de savoir pourquoi il a écrit « Litura-

4. Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 259.

5. Jacques Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits, op. cit.*, p. 585-645.

6. Jacques Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », dans *Écrits, op. cit.*, p. 493-528.

terre <sup>7</sup> », après avoir rédigé « L'instance de la lettre dans l'inconscient » qui complète sa position à l'égard de la lettre telle qu'il l'avait exprimée dans « La lettre volée <sup>8</sup> ». Une orientation commune permet de les réunir, la disjonction entre écriture et littérature, qui pourrait être une orientation générale pour la cure analytique : passer de la littérature à l'écriture, ce qui revient à dire passer de la recherche de signification à la lettre en tant qu'elle véhicule la jouissance.

Ces textes permettent de cerner la question du sens selon une distribution qui distingue l'effet de sens du côté du sujet de l'interprétation du côté de l'analyste. Cette distribution, Lacan la maintient, comme nous l'avons vu, dans sa « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* ».

Notez néanmoins que la référence à la lettre comme point à partir duquel s'articule la jouissance est déjà présente de façon implicite dans « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » quand Lacan conditionne la répétition du symptôme à une scène infantile écrite. Mais c'est dans « La lettre volée » qu'on trouve ce qui spécifie la lettre en tant que pur signifiant, anticipant déjà sur sa valeur de réel ; on y trouve aussi la formule : « *A letter; a litter* », qu'il reprendra dans son séminaire sur Joyce.

Ce qui est central dans ce texte à propos de la lettre est son pouvoir, qui est à distinguer de l'indétermination que laisse le signifiant au sujet. Contrairement à la définition du sujet qui est en même temps une définition du signifiant – le signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant –, la lettre exerce son pouvoir en tant que signifiant pur, que d'ailleurs Lacan connecte à l'inconscient. Reportez-vous à l'oubli de la lettre par le ministre qui persiste néanmoins à conditionner sa conduite. C'est pourquoi Lacan a pu dire que, si le sujet a oublié la lettre, « la lettre, pas plus que l'inconscient du névrosé, ne l'oublie <sup>9</sup> ».

Le pouvoir de la lettre est son pouvoir inconscient, déterminant la conduite non seulement du ministre, mais aussi des autres personnages. La lettre commande et transforme. Quels sont les traits de cette transformation ? Ce qui de la lettre apparaîtra comme d'une

7. Jacques Lacan, « L'écriture », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 11-20.

8. Jacques Lacan, « Le séminaire sur la lettre volée » dans *Écrits, op. cit.*, p. 11-61.

9. *Ibid.*, p. 34.

écriture féminine. Mais Lacan va plus loin dans ce pouvoir de transformation, en désignant la lettre volée comme transformant les traits de virilité en « *odor di femina*<sup>10</sup> ». La lettre volée équivaut pour Lacan à un immense corps de femme<sup>11</sup>. Ce pouvoir de la lettre dans son rapport au sexe trouve son point de conclusion dans « Lituraterre », où Lacan, faisant retour au texte « La lettre volée », pose le pouvoir de féminisation que la lettre confère à ceux qui la détiennent.

Évidemment, dans ce contexte, il s'agit de la lettre comme mis-sive, et en référence aux effets de la lettre sur les hommes qui entourent la Reine dans le conte de Poe. Qu'est-ce à dire, sinon que la lettre comporte l'introduction du féminin et, par conséquent, l'entrée de l'énigme du désir féminin ? C'est donc l'entrée d'une jouissance hétérogène. Avec la lettre, un changement se produit au niveau de la jouissance du sujet.

Il existe une raison – pour utiliser l'expression de Lacan « la raison depuis Freud<sup>12</sup> » – qui conduit Lacan à travailler et à écrire « Lituraterre » : ce sont les limites dans son propre texte « Instance de la lettre... ».

Dans ce texte, vous pouvez noter qu'il existe trois parties : 1. Le sens de la lettre ; 2. La lettre dans l'inconscient ; 3. La lettre, l'être et l'autre. Remarquez que Lacan introduit un écart par rapport à la parole, puisqu'il pose ce texte à mi-chemin entre parole et écrit, et désigne dans la lettre le support matériel que le discours concret emprunte au langage.

La lettre trouve le trait différentiel de sa distinction d'avec le signifiant : ce dernier est caractérisé par sa réduction à des éléments différentiels derniers qui se composent selon une loi ; autrement dit, ces éléments font partie d'un système synchronique de couplages, alors que ce qui caractérise la structure de la lettre est le signifiant localisé, non couplé.

En réalité, Lacan cherche à saisir la dimension du sens, qui par définition est inatteignable, par le recours au signifiant en tant que celui-ci renvoie toujours à un autre. Bien que le signifiant anticipe

10. *Ibid.*, p. 35.

11. *Ibid.*, p. 36.

12. Jacques Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », dans *Écrits, op. cit.*, p. 493-528.



sur le sens, celui-ci est rétroactif à partir du signifiant dernier. C'est ce qui explique que Lacan reprenne ici le point de capiton et, à ce propos, évoque la dominance de la lettre « dans la transformation dramatique que le dialogue peut opérer dans le sujet <sup>13</sup> ».

La structure du point de capiton lui sert d'appui pour montrer la fonction de la lettre, la lettre comme point d'arrêt dans le glissement incessant du signifié sous le signifiant. Cela est exemplifié par Lacan dans l'opération analytique, concernant l'inconscient, où il s'agit de prendre le désir à la lettre, dans un procédé de lecture.

Mais la lettre dans ce texte est liée aux effets de signification qu'elle produit. C'est parfaitement clair quand Lacan pose que la lettre « fait la preuve qu'elle produit tous ses effets de vérité dans l'homme <sup>14</sup> ». La vérité de la signification de l'inconscient s'attrape par le statut de la lettre dans l'inconscient. Là, il s'agit de l'inconscient que Lacan attribue à Freud.

Il s'agit juste de situer avec « L'instance de la lettre », titre du texte, comment le sujet est transformé par le langage. Donc lire un rêve, c'est se repérer dans les lois de fonctionnement de l'inconscient. Dès lors, l'algorithme devient fondamental, car il permet d'explorer l'incidence inconsciente du signifiant sous la forme de la métaphore et de la métonymie. Remarquez que « L'instance de la lettre » est construite selon la conception que nous avons indiquée, à savoir ce qui peut produire un effet de sens. Cela est indiqué par le franchissement de la barre de l'algorithme. Lacan désigne cette opération comme celle de l'avènement d'une signification, le signe « plus » indiquant le franchissement de la barre sanctionné par une nouvelle signification. Comme seconde opération, Lacan pose la métonymie, qui installe le manque-à-être dans le rapport à l'objet, le signe « moins » indiquant le maintien de la barre ; autrement dit, la barre qui marque la résistance à la signification reste irréductible.

Et c'est ici qu'on voit la distinction entre le désir comme métonymie, désir toujours d'autre chose (on n'a pas attendu la psychanalyse pour cela), et une autre dimension dans le désir que Lacan qualifie d'« indestructibilité du désir inconscient ».

13. *Ibid.*, p. 503.

14. Jacques Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 509.

À ce moment-là, l'essentiel donc de l'inconscient reste sa détermination par les lois du langage, et l'opération analytique consiste à renverser la structure du symptôme en tant que lui-même est constitué comme métaphore.

Notons néanmoins que, dans la partie finale de ce texte réservée à la lettre, l'être et l'autre, Lacan montre que l'expérience, plutôt que de viser une connaissance, doit atteindre – ce sont ses termes – le noyau de notre être. Cela veut dire que Lacan introduit un au-delà de la lecture inconsciente et laisse en suspens la question de savoir ce qu'est un noyau d'être, qui serait à spécifier par rapport à l'inconscient.

Néanmoins, il introduit dans ce texte une conception du symptôme qui ne se limite pas à la question du sens ; il évoque la détermination du symptôme à partir de sa fixation perverse au même point de suspension de la chaîne signifiante où le souvenir-écran s'immobilise, où l'image fascinante du fétiche se statue. Que le symptôme dans son essence soit métaphore n'empêche pas qu'il soit ici défini à partir des points de suspension – ce qui sera une définition du symptôme que Lacan précisera plus tard dans son enseignement – et à partir d'une image fascinante où la dimension de la jouissance est implicite. Cette question est reprise dans « La direction de la cure <sup>15</sup> », la surdétermination du symptôme suivant Freud restant dépendante de la structure du langage. C'est ce que Lacan applique à sa doctrine de l'interprétation comme déchiffrement, dans la diachronie de la répétition inconsciente qui introduit ce qu'il désigne comme une traduction. Cette idée de traduction tient à sa proposition dans ce texte : prendre le désir à la lettre, ce qui relativise la fonction de la parole, en raison – nous avons pu déjà discuter ici d'un hiatus entre la parole et le désir. Cela comporte déjà une conséquence : prendre le désir à la lettre réduit une perspective analytique qui serait centrée sur « comment délivrer du sens ». Il n'en reste pas moins que, si la perspective change, si pour Lacan il ne s'agit plus de restaurer le sens, la dimension de l'écrit dans l'inconscient est présente dès avant ce changement. On l'a vu à propos de « La lettre volée », et c'est vrai aussi pour « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », où Lacan pose le rêve comme écriture.

15. Jacques Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 585-645.

Venons-en à ce qui justifie le texte « Lituraterre ». La lettre est abordée ici dans ses rapports non pas à la signification, mais à la jouissance. C'est le versant du non-sens que Lacan essaye de cerner, et c'est à cette place qu'il va situer la lettre, cette fois-ci comme localisation de jouissance. Dès lors, la question qui émerge est celle que nous avons évoquée : comment par une pratique qui inclut nécessairement le sens on peut accéder au non-sens.

C'est l'occasion de revenir à Joyce et à la même référence que dans « La lettre volée », à savoir « *A letter a litter* », ce que d'ailleurs Lacan fait aussi dans le séminaire *Encore*<sup>16</sup>. Et il faut noter que ce retour à Joyce se situe dans la même perspective que celle qu'il va tracer dans la « Préface », pour indiquer que Joyce n'aurait rien gagné à faire une analyse, car il va tout droit à ce qu'on peut attendre de la fin de l'analyse. Qu'est-ce que c'est d'aller tout droit à ce qu'on peut attendre de la fin de l'analyse ? C'est à cela que répondent son séminaire *Le Sinthome* et la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », à savoir s'orienter avec la lettre au point de faire coïncider lettre et symptôme. Et on pourrait d'ailleurs opposer le symptôme dans la névrose, comme ce qui s'oppose à ce que le sujet aille tout droit vers sa fin, au sinthome dans la psychose, où l'obstacle est levé. Ce qui est levé dans la psychose, et en cela Lacan se sert du modèle de Joyce pour élucider la fin d'une analyse, est l'obstacle de l'inconscient.

La phrase de Lacan : « Aller tout droit à ce qu'on peut attendre à la fin de l'analyse » en ce qui concerne Joyce préfigure dès lors, me semble-t-il, la formulation « Joyce désabonné de l'inconscient ». Cela justifie en même temps qu'on distingue le réel dans la structure, Joyce qui va tout droit, orienté donc par sa structure, du réel en tant que produit d'une analyse. J'anticipe donc ma conclusion : l'inconscient comme réel est à entendre comme la part de réel dans la structure, mais aussi comme le résultat d'une analyse.

C'est en quoi le terme de littoral que Lacan avance dans « Lituraterre » est crucial. La lettre est littoral au sens où elle trace ce qui serait une séparation avec un savoir. Ainsi, ce que Lacan désigne comme l'effet de sens, qui est une production de savoir, apparaît disjoint de la jouissance par la séparation produite par la lettre.

16. Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975.

Le littoral n'est pas une frontière. Il s'inscrit plutôt dans la logique de la bande de Möbius, c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas de la frontière d'un extérieur par rapport à un intérieur. En réalité, la séparation induite par la lettre est entièrement du côté du sujet et concerne le S2, le savoir inconscient et la jouissance. C'est d'ailleurs pourquoi Lacan se sert du terme de bifidité<sup>17</sup> pour désigner cette fonction de la lettre, séparant jouissance et savoir, non-sens et sens, montrant ainsi leur caractère non réciproque, étranger l'un à l'autre.

La lettre dessine donc les bords du trou dans le savoir, et c'est à cette place que Lacan situe la jouissance. Mais encore, la proposition de Lacan ici est de disjoindre lettre et signifiant. Il ne fait pas équivaloir la première au deuxième, et ne pose pas une primarité de la lettre par rapport au signifiant. La lettre, plutôt que primaire, est une conséquence.

C'est ce que Lacan démontre à partir de l'exemple d'une vision, au retour d'un voyage au Japon, alors que son avion traverse une plaine, celle de la Sibérie. Il s'agit d'une vision entre-les-nuages, d'un ruissellement, comme « seule trace à apparaître » en cette latitude. Il exemplifie ainsi une trace qui opère. Il s'agit alors de démontrer la valeur de la trace opposée au semblant. Il le formule de la façon suivante : « Ce qui de jouissance s'évoque à ce que se rompe un semblant, voilà ce qui dans le réel se présente comme ravinement<sup>18</sup>. »

Cela pour montrer quoi ? L'effet de la lettre dans le réel produisant le ravinement du signifié. Autrement dit, il ne se sert pas du ravinement comme d'une métaphore, la lettre est le ravinement.

Cela a une conséquence majeure sur la constitution du sujet. Le déficit dû à l'indétermination, soit au fait que le sujet reste dans la vacillation du fait du recours à deux signifiants pour le représenter – un signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant –, trouve une issue dans la lettre. La lettre, il l'inscrit à une place de bord séparant deux fonctions : d'un côté le savoir, de l'autre l'objet *a*, la jouissance.

Cette élaboration a une incidence dans la conception de Lacan à la fois du symptôme et de l'inconscient. Alors qu'au moment de considérer la valeur du symptôme comme métaphore, il appuie son

17. Jacques Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 13.

18. *Ibid.*, p. 17.

élaboration sur l'inconscient structuré comme un langage, le remaniement au niveau de la conception de l'inconscient induit solidairement un remaniement de la thèse sur le symptôme.

C'est ce qu'il avance dans *RSI*, le symptôme comme réel. C'est un but explicite de ce séminaire. Le symptôme ne se réduit pas à sa valeur de métaphore, il est ce qui permet d'identifier le champ du réel. Il devient une sorte de mixte de symbolique et de réel, alors que le sens relève du coïncement entre imaginaire et symbolique. Le recours à la clinique que les nœuds borroméens figurent devient essentiel. En effet, l'idée du coïncement implique l'idée d'une réduction. Pour imaginer la proposition de Lacan, on aurait : plus le sens est coïncé, plus le symptôme se réduit à une valeur irréductible. Le réel comme impossible peut ainsi être saisi à partir du devenir du symptôme dans la cure, à savoir sa réduction jusqu'au point où il devient équivalent au réel.

Vous voyez dès lors qu'il y a une cohérence à poser l'équivalence entre le symptôme, tout au moins le symptôme à la fin d'une analyse, et la lettre. C'est d'ailleurs la question qui m'est venue pour cette soirée. Les nœuds borroméens introduisent la notion d'un nouage nécessaire qui empêche que les nœuds se libèrent ; ne sont-ils pas une conséquence possible d'une clinique qui ne serait pas centrée uniquement sur la fonction du refoulement ?

En effet, tant que nous sommes dans la conception de l'inconscient structuré comme un langage et donc du symptôme comme métaphore, nous partons du présupposé clinique du refoulement. Or, l'inconscient et le symptôme comme réel ouvrent, me semble-t-il, une double perspective : d'une part que ce réel, le sujet puisse le devenir, d'autre part qu'il existe des sujets pour qui le symptôme prend sa valeur de réel sans être une métaphore. Autrement dit, des sujets dont la plainte se réduirait au défaut de satisfaction, sans pour autant qu'il s'agisse d'une formation de l'inconscient.

Lacan le suggère avec sa définition du symptôme comme reflet dans le réel de ce qui ne marche pas, et encore de façon plus précise lorsqu'il dit : « Le symptôme n'est définissable que par la façon dont chacun jouit de l'inconscient en tant que l'inconscient le détermine <sup>19</sup>. »

19. Jacques Lacan, Séminaire *RSI*, inédit, leçon du 18 février 1975.

Dès lors serait envisageable le cas où la demande analytique trouve son ressort dans ce qu'on pourrait désigner comme un déficit, ou une entrave, dans le rapport à la jouissance, et que la cure implique la rectification dans le rapport à la jouissance sans nécessairement passer par la levée du refoulement.

Notez aussi que dans ce séminaire qui précède la Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI*, Lacan situe le réel comme étant ce qui donne un pressentiment de l'existence de l'inconscient, alors que dans la Préface, il avance que l'inconscient comme réel est ce qui permet d'être sûr qu'on est dans l'inconscient. Dans *RSI*, comme dans la Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI*, l'inconscient, c'est du réel, et Lacan ajoute : « Il n'y a pas d'autre définition de l'inconscient <sup>20</sup>. »

Autrement dit, *RSI* permet d'avancer dans la conception de l'inconscient comme réel ; Lacan met en connexion ce réel avec le réel du symptôme et, finalement, établit un lien de solidarité entre la lettre et le symptôme. En effet, il avance la fonction du symptôme comme  $f(x)$ . Qu'est-ce que le  $x$  ?

Il formule ceci : « C'est ce qui de l'inconscient peut se traduire par une lettre en tant que seulement dans la lettre, l'identité de soi à soi est isolée de toute qualité <sup>21</sup>. » L'idée fondamentale ici exprimée est celle de l'inconscient comme écrit qui n'est pas à déchiffrer, mais qu'il faut réduire à son expression minimale. D'une certaine façon, on pourrait soutenir que la formule « identité de soi à soi » a une affinité avec l'identification au symptôme. Ce serait non pas un sujet avec son symptôme, mais le symptôme qui devient sujet.

Si Lacan convoque Joyce pour illustrer ce qui pourrait être le produit final d'une analyse, c'est dans la mesure où il n'a pas fabriqué le sinthome permettant le nouage, mais qu'il l'est devenu, le sinthome.

Reste à savoir comment il est possible de poser l'homogénéisation absolue du sujet et du symptôme avec la fin de l'analyse et de poser en même temps que le symptôme ne cesse pas de s'écrire. La compatibilité entre les deux propositions tient au fait que le symptôme est une fixation non plus au sens freudien, mais au sens laca-

20. *Ibid.*, 15 avril 1975.

21. *Ibid.*, 21 janvier 1975.

nien, à savoir un point qui permet au sujet de s'ancrer dans une modalité de jouissance. Cette modalité n'est pas figée une fois pour toutes, mais requiert ce qui était pour Joyce le *work in progress*.

C'est d'ailleurs pourquoi Lacan a utilisé l'expression de points de suspension à propos du symptôme. Le symptôme devient nécessaire et constitue la preuve d'un effet de sens analytique. C'est clairement déductible du séminaire *RSI*. Lacan utilise l'effet de sens exigible du discours analytique. Il répond : il faut qu'il soit réel. C'est aussi l'indication qu'il donne sur le sinthome, à savoir ce qui donne un aperçu du réel.

Je conclus donc : il y aurait une justification à utiliser l'expression inconscient lacanien. Ce n'est pas ce qui permet le mieux de désigner l'inconscient d'avant l'analyse. Il trouverait sa justification pourtant dans des cas qui ne sont pas forcément passés par l'analyse, Joyce en constitue un exemple. En tout cas, il a sa place dans le discours analytique pour désigner ce qu'il advient du symptôme à la fin de l'analyse et le rapport à la lettre comme orientation de jouissance après la cure.